

COURRIER DE LA MESNIE

Jeunes, vous servez la patrie : Ma plus grande joie sera de voir revivre la France avec vous (HENRI, Comte de Paris)



PRÉSENCE DE L'EXILE

Ainsi donc, il existe encore, dans quelques coins reculés de nos provinces, des hommes assez aventureux pour fomenter des conjurations ! Il semble même qu'il y en ait beaucoup ; à en croire le ministre de l'Intérieur, grand spécialiste en la matière. Continuant sa lancée, il ne nous offre pas un maquis, mais quatre : noir, bleu, blanc et rouge.

On reste pétrifié devant tant de naïveté. Pourquoi, en effet, se donner tant de mal pour abattre un régime qui se charge bien de se détruire lui-même ?

Mais la naïveté des conjurés n'a d'égale que celle des républicains qui ne paraissent voir partout qu'embûches sacrilèges et ennemis tapis dans l'ombre à telle enseigne qu'on se demande combien de doigts il leur faut pour compter leurs amis...

La république est-elle en danger ? On le croit volontiers, puisqu'elle a peur. Nous aurons la cruauté de ne nous en point affliger puisqu'en même temps qu'elle invite, par la bouche d'or de M. Bidault, cent mille travailleurs allemands à venir s'installer chez elle, elle interdit l'accès de ce pays « aux membres des familles ayant régné en France ».

Tandis que la pègre internationale, s'installe dans nos hôtels borgnes, et parfois dans nos palaces, le descendant de Saint Louis et d'Henri IV doit demander à l'étranger l'asile que la France lui refuse.

Mais la république a beau faire, elle a beau chasser le premier Fils de France au nom de la liberté, créer des lois d'exception au nom de l'égalité et assouvir ses rancunes au nom de la fraternité, le petit-fils de Saint-Louis est présent parmi nous. Il est aux jardins de Versailles, et sous la voûte sacrée de Reims, cathédrale du Sacre, vide de sens, vide d'amour et qui attend, avec ses grands bras dressés vers le ciel, mutilée de deux guerres, le matin d'un nouveau Sacre.

Il est là, parmi nous. Sa parole nous guide, sa présence nous donne seule encore le courage de vivre et demain, lorsqu'un peuple douloureux se détournera de ses mauvais bergers, c'est vers Lui qu'il tendra les bras. Et c'est Lui qui, pardonnant d'un sourire à ses égarements, donnera aux républicains la simple joie de s'aimer en Lui.

LIRE DANS CE NUMÉRO :

PAGE 2. — *Panorama des mouvements de Jeunesse en France.*

PAGE 3. — *La Monarchie populaire.*

PAGE 4. — *Le Congrès monarchiste.*

PAGE 5. — *Les Camps Saint-Louis.*

PAGES 6-7. — *Pour nos veillées : Quatre chansons royalistes. La gloire du Roi Saint-Louis.*

PAGE 8. — *Lettre d'Indochine : « Sommes-nous des parias ? ».*

PAGE 9. — *La Louisiane.*

PAGE 10. — *Une communauté monarchiste en Vendée.*

PAGE 11. — *Au Royaume de l'esprit.*

PANORAMA DES MOUVEMENTS DE JEUNESSE EN FRANCE

Un bref panorama comme celui que nous proposons aujourd'hui ne saurait avoir d'autre prétention que d'aider nos lecteurs à « classer » succinctement les principaux mouvements de jeunesse français, à juger de leur importance relative, à survoler enfin leur situation d'assez haut pour n'en rien perdre d'essentiel, au risque de ne point apercevoir de détails.

Il semble bien que deux tendances essentielles aient déterminé l'orientation des jeunes « organisés », depuis la fin de cette guerre.

1° TENDANCE AU REGROUPEMENT FEDERATIF

Cette tendance s'exprime d'abord entre mouvements d'inspiration proche ; ainsi : le **Scoutisme Français** ; le **Conseil Protestant de la Jeunesse**. L'année 1947 a été marquée par la naissance, puis la mort en bas âge du **Mouvement Laïque et Antifasciste de la Jeunesse**, où Jeunesses Socialistes et U.J.R.F. ont si bien tiré chacun de leur côté que le tout s'est déchiré en lambeaux. Erreur d'un regroupement trop ambitieux, et aussi champ clos de trop d'ambitions...

Tendance au regroupement aussi, et plus sérieuse, sur le plan national : c'est l'**U.P.O.J.** (Union Patriotique des Organisations de Jeunesse) née à la Libération de la fusion de deux « demi-Unions » :

Le « Conseil Privé des Mouvements » de zone non occupée et la « Fédération Unie des Jeunesses Patriotiques » (Résistance).

Réaliser l'unité morale de la Jeunesse française, malgré sa diversité d'inspiration, tel est le but de l'**U.P.O.J.** dont seuls sont absentes les Jeunesses Socialistes. Tous les autres mouvements, de l'**A.C.J.F.** à l'**U.J.R.F.**, y sont représentés avec voix égale.

C'est l'**U.P.O.J.** qui organise les manifestations communes à tous les mouvements de jeunesse, comme l'institution d'une **Fête Nationale de la Jeunesse**, le 12 mai de chaque année.

2° TENDANCE

A L'INTERNATIONALISME

Pour avoir vécu en vase clos pendant sept années, les jeunes ressentent aujourd'hui un besoin impérieux de multiplier les rencontres et les contacts avec les jeunes d'autres pays. Cette fraternisation à travers les frontières se manifeste, depuis la Libération, de façons diverses : camps internationaux au Tyrol, en Allemagne, en Suisse, en France même. Voyages à l'étranger, etc...

Un nombre important de grandes rencontres internationales se sont déroulées récemment en France, entre autres :

Le Congrès International de la J.O.C. (1945).

Le Congrès International de la J.I.C. (1946).

Un grand Rassemblement des Auberges de Jeunesse (1946).

Le Jamboree Scout s'y tiendra, en outre, le mois prochain.

Ceci dit, et trop brièvement, passons à l'examen des principaux mouvements que nous classerons en trois catégories principales :

A. — MOUVEMENTS D'INSPIRATION RELIGIEUSE

CATHOLIQUES :

L'**A.C.J.F.** (Association Catholique de la Jeunesse Française) divisée en deux branches, masculine et féminine, distinctes, fédère dans un but d'apostolat et de rechristianisation de la jeunesse divers mouvements spécialisés dont chacun s'adresse à un « milieu » particulier :

J.I.C. et J.I.C.F. (Jeunesse Indépendante) : bourgeoisie et classes moyennes.

J.E.C. et J.E.C.F. (Jeunesse Etudiante) : collèges, universités, enseignement libre.

J.O.C. et J.O.C.F. (Jeunesse Ouvrière) : ouvriers.

J.A.C. et J.A.C.F. (Jeunesse Agricole) : milieu rural en général.

J.M.C. (Jeunesse Maritime Chrétienne) : marine marchande et pêcheurs.

On estime que ces divers mouvements groupent actuellement **300.000** militants et environ un million de membres.

Les **Etudiants Catholiques** comprennent plusieurs mouvements fédérés eux-mêmes par la « Fédération Française des Etudiants Catholiques ».

On doit signaler, en outre, la très vivante **Fédération Gymnique et Sportive des Patronages de France**, qui groupe tous les mouvements de gymnastique et de sport d'inspiration catholique, et aussi de nombreux **Services civiques d'inspiration chrétienne**, comme les **Equipes Sociales**, etc...

PROTESTANTS :

Le **Conseil Protestant de la Jeunesse** comprend une cinquantaine de mille de jeunes gens divisés en cinq mouvements principaux :

Les Unions Chrétiennes de Jeunes Gens.

Les Unions Chrétiennes de Jeunes Filles.

La Fédération des Etudiants Protestants.

Les Eclaireurs Unionistes.

La branche protestante des Eclaireurs de France.

(Nous reviendrons plus loin sur ces deux mouvements.)

ISRAELITES :

Le **Conseil de la Jeunesse Juive** fédère, dans un souci profond d'entraide mutuelle :

Les Eclaireurs Israélites, le Comité d'action et de défense de la Jeunesse Juive, la Jeunesse Socialiste Juive, etc...

B. — MOUVEMENTS SCOUTS

Le **Scoutisme Français** constitue, depuis 1940, une Fédération de six associations groupant **350.000** jeunes gens et jeunes filles. Cette unité a considérablement renforcé sa force et son influence, même vis-à-vis des Pouvoirs publics. Ses différentes branches sont :

Les Scouts de France : **170.000** (catholiques, mais non affiliés à l'**A.C.J.F.**).

Les Guides de France : **60.000** (même tendance).

Les Eclaireurs de France : **60.000** (neutres).

La Fédération Française des Eclaireurs : **30.000** (une branche protestante, une branche neutre).

Les Eclaireurs Israélites : **2.000** environ. De par leur esprit et leurs origines, les

Francs et Franches Camarades qui groupent environ **8.000** jeunes, se rapprochent singulièrement du scoutisme. Ils ont remplacé les anciens patronages laïques.

C. — MOUVEMENTS POLITIQUES

L'**U.J.R.F.** (Union de la Jeunesse Républicaine de France), communiste, tend à réaliser une formation politique sous prétexte d'éducation et de loisirs organisés. Elle comprend **350.000** jeunes dont **50.000** militants, organisés en sections locales suivant des divisions assez proches de celles utilisées par l'**A.C.J.F.** Citons :

Les Jeunes Paysans Patriotes, l'Union des Jeunes Filles de France, les Etudiants de l'**U.J.R.F.**, la Fédération Sportive et Gymnique du Travail...

Les **Jeunesses Socialistes** ont une activité presque essentiellement politique et, contrairement à l'**U.J.R.F.**, elle ne comprend pratiquement que des militants. Les effectifs, assez peu nombreux et très localisés, sont impossibles à évaluer depuis qu'une crise de direction, le mois passé, a provoqué une sorte de scission entre « durs » et « mous », c'est-à-dire entre la tendance humaniste et la tendance marxiste, accusée de trotskysme.

Les **Jeunes du Parti Radical**, du **M.R.P.** et du **P.R.L.** sont de simples sections des partis qu'ils représentent et leur recrutement, de ce fait, bien que de qualité certaine, est très limité au point de vue quantitatif.

Bornons-nous à signaler les Jeunesses **Trotskyistes** et **Anarchistes**, qu'il ne faut pas confondre, et dont les militants, extrêmement actifs et même combattifs, restent peu nombreux et limités aux grandes agglomérations urbaines.

On ne saurait assimiler à aucune catégorie les **Camarades de la Liberté** (**7.000** adhérents) issus de la Résistance, mais de tendance socialiste assez nette.

D. — AUBERGES DE LA JEUNESSE

Malgré leur neutralité politique et confessionnelle maintes fois affirmée, les Auberges de la Jeunesse se sont vues envahir par des éléments politiques qui ont amené leur division en plusieurs mouvements, dont les trois principaux sont :

— L'Union Française des Auberges de la Jeunesse (restée neutre).

— L'Organisation Centrale des Camps et Auberges de Jeunesse (**O.C.C.A.J.**) créé par des scouts catholiques.

— Le Mouvement Laïque des Auberges de Jeunesse (**M.L.A.J.**) où trotskyistes et socialistes se partagent le contrôle.

Malgré cette floraison de mouvements divers, dont nous n'avons cité que les plus importants, ces organisations n'encadrent encore qu'un septième de la jeunesse française. Six jeunes Français sur sept demeurent farouchement indépendants... à moins qu'ils n'appartiennent à des mouvements moins nombreux, moins connus, mais non moins sérieux et efficaces... comme la **MESNIE** qui n'est point, que nous sachions, portée sur les rôles de l'**U.P.O.J.**

Si la place nous en est laissée, nous reviendrons sur cette question dans nos prochains numéros

LA MONARCHIE POPULAIRE

On ne gouverne pas un pays contre son gré. C'est un fait d'expérience, d'expérience récente même et c'est pour cela qu'un peuple a le gouvernement qu'il mérite, quelque soit son régime.

La complète adhésion d'un peuple aux décisions d'un gouvernement ne sera obtenue que si ses décisions cadrent avec les aspirations et les besoins de la nation. Tout autre procédé relève de la dictature et est voué à l'échec à brève échéance. C'est probablement la raison qui fait que le bon sens populaire nous répond trop souvent : « La Monarchie n'est pas possible parce que les gens n'y pensent pas, n'y croient pas, l'ignorent. Le climat n'y est pas propice. »

Là, notre responsabilité, à nous monarchistes, est complète. Le climat n'y est pas parce que nous ne l'avons pas créé; parce que, repliés sur nous-mêmes, séparés de la masse des français, des travailleurs de toutes sortes sur qui repose la vie du pays ne connaissent de nous que nos fautes; celles que nous avons commises, et aussi celles que nous avons laissé commettre et dont on nous a chargés. Cantonnés dans un isolement or-

Philippe le Bel :

« Le roi est arrêté au coin d'un carrefour par trois ribauds qui ne payaient pas de mine; il demeurait les pieds dans la boue, coiffé d'un chapel de plumes blanches, à écouter patiemment les doléances de ses compagnons. »

Francesco Barberino, florentin.

Charles V :

« Il voulait tout ouïr et savoir et, quelque déplaisance qu'il en dû avoir, il se montrait patient et s'enquerrait du nom de ceux qui étaient venus, de la manière de les reconnaître; il se les faisait montrer, les appelait par leurs noms comme s'il les eût connus de tout temps, s'informait de leur état, de leur ville, de leur pays, et leur donnait toujours quelque confort. »

Juvénal des Ursins.

Charles VII :

« Le roi mettait jour et heure à besogner à toutes conditions d'hommes et besognait de personne à personne, une heure avec ducs, une autre avec nobles, une autre avec gens mécaniques (artisans), armuriers, voliers, bombardiers et autres semblables. »

Chastellain.

Louis XI :

« On a licence de parler au roi en tous lieux, au pourmenoir, à l'issue de son cabinet, allant à la messe ou en revenant, et en tous lieux publics. Son accès est libre et facile. »

La Roche-Flavin.

Charles IX :

« Les gens de la plus basse condition pénètrent hardiment dans son cabinet secret pour voir ce qui s'y passe, entendre ce dont on parle, au point que, quand on veut traiter de chose importante, il faut parler à voix basse pour n'être pas entendu... Les Français ne désirent pas d'autre gouvernement que leur Roi; d'où l'intimité qui règne entre le prince et ses sujets. Il les traite en compagnons. »

Suriano. Ambassadeur de Venise. 1561.

· par

JEAN DUPERCHE

Responsable de la Commission ouvrière

gueilleux, nous avons laissé la vie de notre pays se jouer sans nous.

Nous n'avons pas le droit de conserver cette attitude. Elle nous est préjudiciable. Elle est mortelle pour le pays.

Nous devons nous faire connaître, puis nous nous ferons estimer; enfin nous comprendrons et nous nous ferons comprendre lorsque nous aurons conquis l'estime et l'affection des Français les plus humbles. Cette tâche exigera de gros efforts. Elle nous interdit la médiocrité. Elle nous l'interdit spirituellement, moralement et professionnellement. *Le Roi premier partout; les royalistes premiers en tout.*

Dans le rude contact que nous prendrons avec nos frères de labeur et de « mistoufle », nous éviterons de juger celui-ci à sa seule verdure de langage, celui-là à sa perpétuelle manie de vouloir étripier tous ceux qui ne pensent pas selon les maximes toutes faites des têtes standard et stakanovisées des partis politiques. Beaucoup d'ouvriers et d'employés s'en rendent bien compte, d'ailleurs, et s'ils suivent ces chefs de file, c'est tout simplement parce qu'il n'existe pas pour eux d'autres organismes de défense, pas de chefs valables pour les regrouper efficacement en dehors des partis. Ceux-ci noyautent, tout le monde le sait, les organismes syndicaux. Et, tout en le regrettant, ils suivent, espérant vaguement qu'un jour se lèvera parmi eux celui qui balayera ces usurpateurs.

Il faut être celui-là. Il faut nous préparer à être ces chefs. Il nous faut apprendre à leur parler leur langage, à ménager leur juste susceptibilité, à respecter leurs convictions, quelles qu'elles soient et nous attacher essentiellement à démontrer qu'il n'y a pas, en Monarchie, impossibilité pour les voix populaires de se faire entendre, mais qu'au contraire en notre prétendue démocratie, la première place devient l'enjeu des luttes de partis qui, pour l'emporter plus sûrement, n'hésitent pas à mettre en péril la vie même du pays.

Et lorsqu'enfin la première place est acquise, celui qui l'occupe prétend aussitôt imposer au reste de la nation, c'est-à-dire aux trois quarts des français, la loi de son parti. Cette démocratie là est une dictature.

La première place doit donc être occupée, de plein droit, par celui à qui elle revient par héritage; par celui qui ne relève d'aucun parti mais qui les admet tous comme l'expression maladroite, imparfaite, mais tangible des besoins et des aspirations multiples de la nation; par celui qui, n'attendant d'aucune puissance financière les moyens d'exercer son pouvoir, peut seul si telle est la volonté de la nation et son intérêt commun, limiter leur

domination sur les masses et sur l'ensemble du pays.

Par celui qui, responsable dans sa personne et dans sa famille tout entière, risque la mort s'il se trompe, et les pires représailles s'il agit mal.

Par celui même que nous voudrions voir aimer et respecter de tous les Français, à la place même qu'occupent ceux qu'ils méprisent.

Nous pensons, raisonnablement, que bien des difficultés disparaîtraient le jour même de l'avènement du Roi, apaiseur des rivalités stériles, fédérateur des aspirations diverses et toutes nécessaires, rassembleur des français comme ses ancêtres furent rassembleurs des terres françaises. Obéi par affection autant que par raison bien comprise, gardien des institutions et des libertés du peuple, modérateur de nos passions trop promptes à s'exprimer en violence, c'est ainsi que nous le voyons. C'est ainsi que nous devons le faire connaître à nos frères de travail et de misère.

Si les Français veulent entrer avec nous dans le chemin de l'Honneur (qui est aussi celui de la « poule au pot »), qu'ils se rallient à son panache blanc » et qu'ils rappellent avec nous Henri VI, roi des Francs.

Jean DUPERCHE.

Henri III :

« Pendant le dîner du roi de France, tout le monde peut s'approcher de lui et lui parler comme il le ferait à un simple particulier. »

Lippomano. Ambassadeur.
1577.

« De vrai, à voir notre roi à table assiégé de tant de parleurs et regardant inconnus, j'en ai souvent plus de pitié que d'envie. »
Montaigne.

Henri IV :

« Les rois de France sont affables et familiers — plus qu'il ne convient — mais c'est la coutume du pays. »

Robert Dallington,
secrétaire de l'ambassadeur anglais.

Louis XIV :

« S'il est un caractère singulier en cette monarchie, c'est l'accès libre et facile des sujets au prince. »

« Je donnai à tous mes sujets sans distinction la liberté de s'adresser à moi, à toute heure, de vive voix et par placets. »
Instructions pour le Dauphin.

Louis XV :

« Les badauds qui venaient le dimanche à Versailles, retournaient chez eux moins satisfaits de la belle figure du roi que de l'adresse avec laquelle il ouvrait ses œufs. »
Mme Campan.

Marie-Antoinette :

« Je mets mon rouge et lave mes mains devant tout le monde, ensuite les hommes sortent, les dames restent, et je m'habille devant elles. »

Lettre à sa Mère. 1770.

Louis XVI :

« Chacun, et ceux mêmes qui ne l'avaient jamais vu, considérait le roi comme une connaissance personnelle. »

Restif de la Bretonne.

LE CONGRÈS MONARCHISTE

Quel beau, quel magnifique congrès ! Comme nous aurions voulu y conduire, y faire ceux qui, refusant le moindre effort, refusant la moindre « compromission », feignent de juger stériles nos efforts et nos peines.

Improvisé, concurrencé par d'autres manifestations, gêné par les grèves qui paralysent tout projet et surtout par la légendaire apathie de bien des monarchistes, il fut cependant un témoignage d'une portée considérable. Témoignage réconfortant, comme nous n'en avions pas eu depuis longtemps ; témoignage nécessaire après sept années de rupture, d'humiliation, de mise « hors course », de dispersion cruelle. Témoignage de rassemblement et d'unité. Témoignage de foi, aussi, et de sagesse politique. Et cela méritera qu'on y revienne.

Le samedi 21 juin, plus de cent délégués se pressaient déjà à l'Hôtel des Sociétés Savantes, dans une salle que dominaient les visages du Comte et de la Comtesse de Paris.

Après que le vice-président du Comité central monarchiste, remplaçant le président en voyage d'étude aux Etats-Unis, eut souhaité la bienvenue aux congressistes, chacun des représentants fit le bilan de ses premières activités. Toute la matinée, délégués du Nord et du Midi, de Bretagne et de Normandie « firent le point » en toute franchise. Ils le firent simplement, sans phrases inutiles, et ce bilan est encourageant. Récemment créés, les comités monarchistes ont déjà à leur actif bien des succès. Si les difficultés sont nombreuses, — et nul ne chercha à le dissimuler, — les hommes qui incarnent dans nos provinces les idées monarchistes sont prêts à les affronter. Certaines régions, dont l'activité peut servir de modèle, furent acclamées pour la hardiesse de leurs réalisations, telle l'admirable Vendée au grand cœur, l'Île-et-Vilaine où il n'est plus de commune sans son comité, ou l'Indre-et-Loire couverte d'un réseau de trois mille correspondants qu'animent nos amis de la Mesnie.

Sans doute, ces résultats sont-ils encore très localisés. Mais il n'est guère de département où quelques hommes ne soient prêts à reprendre le flambeau, et nul doute qu'après ce Congrès, ils ne le fassent avec plus d'ardeur et surtout plus de sens politique qu'il n'est coutume d'en attribuer aux monarchistes...

La séance de l'après-midi s'ouvrit sur un exposé du Mesnager de France. Invité par le Comité central monarchiste, il dressa le rapide bilan de quatre années d'effort. Après avoir fait applaudir par le Congrès tout entier les jeunes qui, avec un magnifique dévouement, l'ont suivi dans une voie difficile et qui comporte plus d'obscurité abnégation que d'honneurs, il annonça, au nom de la Mesnie, que la fédération de toutes les forces jeunes était virtuellement réalisée et que leur enthousiasme était, dès aujourd'hui, à la disposition des Comités monarchistes. Répondant à diverses interpellations, il définissait successivement la position de la Mesnie vis-à-vis des protestants, des Comités monarchistes et des mouvements de jeunesse considérés comme nos adversaires. Il termina en lançant un appel à tous les jeunes monarchistes et en invitant tous les congressistes à assister aux fêtes de clôture du Camp Saint-Louis, en Touraine, le 31 août.

21-22 Juin 1947

Tour à tour, les responsables des groupes de jeunes filles royalistes, de l'Union des Protestants monarchistes, du Bureau d'Action socialiste monarchiste apportèrent la preuve que si les besoins des Français sont multiples et leurs aspirations diverses, la Monarchie est seule capable de fédérer ceux qui, sans elle, se battraient dans des camps hostiles.

La valeur nationale et internationale du témoignage protestant répond à cet égard au témoignage original et riche de perspectives des jeunes socialistes qui ont trouvé dans la Monarchie, sans rien renier de leurs idées, l'aboutissement de leurs convictions sociales et de leur lutte pour un monde meilleur.

Des membres du Comité central monarchiste prirent ensuite la parole pour traiter, chacun dans leur domaine, de l'organisation professionnelle de la propagande, des contacts politiques et des cours d'orateurs. A chacun de ces exposés succédait un échange de vues que bien des congressistes animèrent d'interventions brillantes et d'exemples personnels. Ainsi chacun mit-il son expérience au service des autres, et de cent vies militantes se dégagèrent presque toujours une ligne d'action solide et efficace. Maître Raymond de la Pradelle monta ensuite à la tribune. Sur le thème : « Démocratie et monarchie », le brillant orateur écrivit des variations qui suscitèrent la plus importante discussion de la journée. Querelle de mots n'est pas querelle d'idées, et l'on s'en aperçut assez vite. Tous les monarchistes ont compris qu'en face des dictatures de droite et de gauche, la Monarchie constituait — quoi qu'en pense le peuple abusé — le dernier rempart, la dernière chance de la démocratie. Idée chère à Bernanos, mais idée impérieuse qui explique et justifie l'adhésion à la Monarchie de nombreux démocrates et socialistes sincères.



Le dimanche 22 juin, c'est un membre de la toute nouvelle Commission ouvrière qui ouvrit le feu. Représentant d'une « classe » que nos adversaires s'imaginent un peu trop aisément absente de nos rangs, il parla en homme simple, mais aussi en militant. Et cet ouvrier n'hésita pas à condamner avec la plus grande vigueur l'égoïsme d'une autre classe, elle aussi représentée dans la salle, et proclama la faillite du système capitaliste devant la misère ouvrière. Il s'attendait, semble-t-il, à être accueilli plus que froidement. Mais si la salle se déchâna à presque toutes ses phrases, ce fut pour l'applaudir. Porté par l'adhésion du Congrès quasi-unanime, il fit adopter sans débat les positions les plus hardies qu'une assemblée monarchiste ait jamais prises. Il passa alors sur ces hommes, venus de toutes les tendances et de toutes les professions un souffle d'union profondément émouvant et qui restera comme le sommet de ce Congrès.

Puis, après avoir examiné longuement les problèmes agricoles, l'assemblée accueillit M. Pierre Longone venu lui exposer la situation de l'hebdomadaire « Ici France ». Dans ce domaine encore, les monarchistes n'ont pas voulu en rester aux vieilles for-

mules et ils ont adopté, pour leur unique organe officiel, une forme nouvelle et passablement hardie. Le Congrès l'admit et, après quelques critiques de détail, étudia les mesures propres à assurer à l'hebdomadaire une diffusion plus considérable. Les efforts de tous seront nécessaires pour lui permettre de vivre. M. Longone ne s'en cacha pas, et l'accueil qu'il regut lui prouva que les congressistes l'avaient compris.

Il n'est pas de Congrès sans banquet. Les délégués, après cette séance, se retrouvèrent donc dans une brasserie du quartier de la République pour un déjeuner amical que terminèrent quelques chansons royalistes lancées par la délégation vendéenne. Au dessert, le représentant en France de Mgr le Comte de Paris prit la parole pour remercier chacun selon ses mérites. Il n'oublia pas la Mesnie, et la Mesnie, représentée par trois de ses responsables, n'oublia pas non plus la ferveur des applaudissements qui la récompensèrent de bien des peines en lui prouvant que son effort était connu, compris et soutenu par tous.

A 15 heures, s'ouvrit la dernière séance de ce Congrès, consacrée aux problèmes politiques proprement dits. « La Monarchie et les Partis », tel était le sujet du débat qu'aborda le rapporteur, du Comité central. Que dire de cet exposé magistral, tour à tour ironique et fervent, et qu'inspirait le plus sage et le plus profond réalisme politique ? Sinon qu'il domina un débat passionné où se dessinait la ligne politique des monarchistes pour bien des années. On en lira, dans « Ici France », le texte intégral. Ce qu'on n'y trouvera pas, c'est la valeur de l'orateur, sa façon de poser en « politique » un problème essentiellement politique et, en homme de cœur, les problèmes sentimentaux de l'idéal. Ce qu'on n'y trouvera pas c'est l'honnêteté intellectuelle des délégués acceptant de reviser des préjugés bien ancrés au fond d'eux-mêmes par le seul souci de mieux servir leur cause et celle de notre pays.

Prenant le dernier la parole, M. Delongraye-Montier, représentant du Prince, définissait la politique monarchiste devant les problèmes du jour. Il fit appel à tous pour que soit connue et comprise la pensée exprimée par le Prince dans « Entre Français » et en laquelle réside la chance véritable de la Monarchie française. Avant de se séparer, le Congrès adopta une adresse au Prince dans laquelle s'exprime tout le dévouement et toute l'affection des monarchistes français pour leur Prince en exil, ce Prince que selon leur dernier vœu, « la France rappellera bientôt d'elle-même ».

Ainsi prirent fin ces deux journées réconfortantes à plus d'un titre. L'union des monarchistes, qu'ils soient traditionalistes ou socialistes, s'était faite dans un grand élan de foi. Ce ne fut pas, comme on l'a dit plaisamment, une « nuit du 4 août », mais ce fut tout de même comme l'écho d'une des grandes journées des Etats Généraux préparant à la France un régime plus juste et un avenir plus fraternel. Dans ces journées, la Mesnie a constamment manifesté sa présence et c'est avec une fierté légitime qu'elle a vu adopter par l'ensemble des délégués les positions autour desquelles elle se bat depuis quatre ans.

Maintenant, la voie est tracée. Que chacun la suive avec enthousiasme et tout peut être sauvé. Cela dépend de nous seuls.



La Croix du Mont-César.

1943 BEAUVAISIS

Lorsqu'en juillet 1943, de jeunes royalistes se réunirent pour leur premier camp annuel, ils savaient qu'ils instituaient une tradition durable. Mais ils ne savaient pas encore qu'en choisissant de vivre en royalistes et en chrétiens, ils avaient jeté les bases d'une communauté hiérarchisée qui, l'an d'après, s'appellerait la MESNIE.

Dans le parc d'un château abandonné de l'Oise, leur camp s'établit. Déjà il se plaçait sous le vocable de Saint-Louis, puisqu'il n'était distant que de quelques kilomètres de la Neuville-en-Hez où naquit « ...en l'an de grâce 1214, Loys de France, IX^e du nom... » Et ces jeunes gens, pour la plupart réfractaires et « irréguliers » ne surent qu'au dernier jour qu'ils se trouvaient à 1.500 mètres d'un important campement allemand.

C'est là que fut chanté pour la première fois le bel « Exaudiat » qui devait devenir, par la suite, le chant officiel de la Mesnie.

Mais le fait d'armes le plus glorieux du camp 1943 vaut d'être rappelé. Nos campeurs avaient remarqué sur le Mont-César, qui domine toute la vallée, une croix gisant abandonnée dans la broussaille. Durant une journée entière, ils s'attachèrent à la remettre en place. Ce fut un travail mémorable, réalisé avec les moyens les plus primitifs. Hissée au sommet, cette masse de 400 kilos fut amenée au bord d'un trou creusé à la main dans la rocaïlle, sous un soleil implacable. Avec des cordons à rideau, la croix fut dressée peu à peu ; centimètre par centimètre, elle monta. Enfin, d'un dernier effort de tous les muscles tendus, elle prit sa place, bien droite et se détachant sur le ciel. Alors, les jeunes monarchistes fixèrent au cœur de la croix une fleur de lys, symbole de leur foi et sceau de leur œuvre. Aujourd'hui encore, on peut la voir, la croix des premiers mesniers, dominant de très haut le Mont-César et la vallée, face à Chantilly, face à Paris.

De ses grands bras pathétiques, elle montre à toute une province le chemin de la France royale.

1945 BRETAGNE

La guerre est finie. Le Mesnagier de France et plusieurs de ses collaborateurs immédiats, déportés en 1944, viennent de rentrer d'Allemagne. Ils rejoignent ceux qui reviennent de la 2^e D.B. ou de « Rhin-Danube ». Ensemble quelques semaines après la capitulation allemande, ils montent le camp Saint-Louis qui trouvera asile au pays de la chouannerie, près de Vannes.

Ils sont bien peu nombreux encore car, sortie de la « clandestinité » depuis trois mois seulement, la Mesnie n'est guère connue qu'à Paris. Pourtant un timide Lillois et trois joyeux Bordelais les rejoignent puis d'autres encore, qui « viennent voir ce que c'est ». Et c'est la première pierre de la Mesnie nationale le premier feu de camp public, qu'il fallut redonner deux fois devant la population morbihannaise. De ce « camp du retour » sont nés les premiers de ces groupes de province qui devaient, peu à peu, couvrir le pays d'un réseau fervent d'énergies et de foi. De ce camp est née aussi l'amitié profonde qui unit les « mainteneurs » de la monarchie éternellement jeune, cette amitié un peu grave que ni le temps ni la distance n'ont pu altérer. Il a permis que tout revive, de ce que les premiers fondateurs de la Mesnie avaient modelé de leurs mains et que la guerre, qui dévasta les édifices fragiles des hommes n'avait pu même ébranler.

Lillois. Ils ont gardé, pêle-mêle, le souvenir des « grandes heures » du camp : les conférences suivies de longs échanges de vues, où chacun apportait le meilleur de lui-même ; la venue parmi nous de M. l'abbé Loyer, précepteur des Enfants de France, à qui le petit Dauphin avait confié, pour « ses amis les Mesniers », quelques timbres de sa collection : les longues confidences, autour du feu, le soir, quand on se sent plus frères que si l'on s'était toujours connus, et les jeux dramatiques, improvisés devant le village, qu'il fallut biffer bien qu'on ne les eut point répétés.

Ils vécurent avec nous les cérémonies de la Saint-Louis, si émouvantes dans leur simplicité rustique, le serment — sous les grands arbres — de ces jeunes venus de tous les points de France offrir à la Cause de la Monarchie toutes leurs forces, toute leur intelligence et tout leur enthousiasme.

Ils vécurent tout cela, et ils reviendront cette année vivre avec nous.

1947 LE CAMP SAINT-LOUIS.

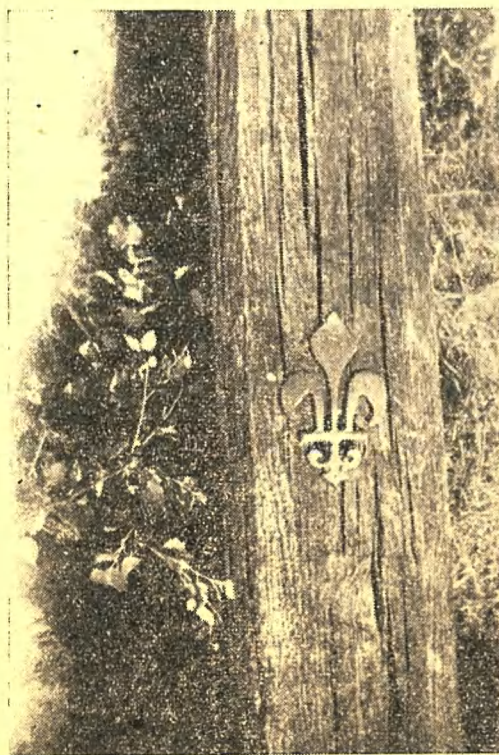
C'est le « Jardin de la France », le domaine de nos rois, qui les accueillera et l'on peut déjà prévoir, à en juger par les confidences des organisateurs, qu'il dépassera de très loin les précédents.

C'est que ce camp aura une importance

LES CAMPS SAINT-LOUIS

1946 ORLÉANAIS

Celui-là, beaucoup l'ont connu. Ils ont vu le village éphémère de nos tentes, en ce haut lieu que nous avions choisi. Ils ont vu arriver Lyonnais et Bordelais, Marseillais et



particulière. Forts de leur expérience déjà longue et de la solidité de leurs positions, les Mesniers ont voulu que le camp Saint-Louis soit cette année, le rassemblement de tous les jeunes monarchistes.

Elle invite à y participer tous les jeunes décidés à servir la cause de la Monarchie, quelles que soient leurs tendances particulières. Elle y invite aussi tous les sympathisants, tous ceux qui cherchent un idéal à la mesure de leur ardeur. Elle les invite à « faire la chaîne » avec elle pour rendre, au milieu d'un monde en désarroi, « à la France un visage que les Français puissent regarder en face ». Déjà, on s'inscrit de partout. Des jeunes socialistes demandent à se joindre à nous. Des représentants de plusieurs mouvements de jeunesse viendront en « observateurs », Nous les accueillons tous en frères.

Avec nous ils fêteront, le 25 août, le Saint Roi Louis, qui aimait les humbles plus que lui-même et la justice plus que tout.

Avec nous, ils feront le tour d'une de nos plus belles provinces, une province où s'inscrit — à chaque village — une des pages de notre histoire.

Avec nous, ils participeront, le dimanche 31 août, à la grande manifestation de clôture qui marquera l'union de la jeunesse française autour du Roi.

Avec nous, VOUS viendrez en Touraine, au camp Saint-Louis 1947.

Les inscriptions seront reçues par lettre, jusqu'au 1^{er} août dernier délai à : LA MESNIE (camp Saint-Louis), 11, faubourg Montmartre, Paris (9^e).

Cher fils, je t'enseigne...

Cher fils, la première chose que je t'enseigne est que tu mettes tout ton cœur à aimer Dieu. Car sans cela nul ne se peut sauver.

Garde-toi de faire chose qui à Dieu déplaît, c'est-à-dire mortel péché. Tu devrais même souffrir toutes manières de tourments plutôt que de pécher mortellement.

Si Dieu t'envoie adversité, souffre-la en bonne grâce et en bonne patience, et pense que tu l'as bien méritée et qu'il te tournera tout à ton profit.

S'il te donne prospérité, remercie-l'en humblement, en sorte que tu ne sois pas pire ou par orgueil ou par autre manière, de ce que tu dois mieux valoir. Car l'on ne doit pas Dieu de ses dons guerroyer.

Le cœur aies doux et pitoyable aux pauvres et aux malheureux, et les conforte et leur aide selon ce que tu pourras.

Maintiens les bonnes coutumes du royaume et combats les mauvaises.

Ne convoite pas sur ton peuple, ne le charge pas de taxe ni de taille, si ce n'est pour ta grande nécessité.

Pour justice et droiture garder, sois raide et loyal envers tes sujets, sans tourner ni à droite ni à gauche, mais toujours droit.

Soutiens la plainte du pauvre jusques à temps que la vérité soit éclaircie.

Si quelqu'un a affaire ou plainte contre toi, sois toujours pour lui et contre toi jusqu'à ce qu'on sache la vérité. Car ainsi jugeront tes conseillers plus hardiment selon droiture et selon vérité.

Si tu détiens quelque chose d'autrui, par toi et par tes devanciers, si c'est chose certaine, rends-la sans tarder. Si c'est chose douteuse, fais enquérir par sages hommes en hâte et diligemment.

A cela tu dois mettre toute ton attention : que tes gens et tes sujets vivent en paix et en droiture sous toi, même les religieux et toutes les personnes de sainte Eglise.

Garde-toi de faire la guerre sans très grande délibération et surtout contre tout homme chrétien. S'il faut la faire, garde sainte Eglise et ceux qui n'ont en rien méfait, de tous dommages.

Apaise au plus tôt que tu pourras guerres et conflits soit tiers, soit de tes sujets, comme saint Martin faisait.

Prends garde que les dépenses de ton hôtel soient raisonnables et mesurées.

... et que Dieu te donne sa grâce de faire sa volonté toujours, de sorte qu'il soit honoré par toi.

Et que nous puissions après cette mortelle vie être ensemble avec lui et le louer sans fin.

(Enseignements de Saint Louis à son fils aîné).

CHANTONS LA FRANCE

Tempo di marcia. **Les Bleus.**

Entendez-vous hurler les chiens? Voici l'ennemi qui vient. Il vient déshonorer nos filles, brûler nos blés et nos foin.

Il vient conduire à l'abattoir nos troupeaux et leurs gardiens, Profaner nos vases sacrés, nos ossuaires, nos clochers.

Amis, nous n'aurons plus d'autels et plus de croix pour prier, Car les Bleus les ont abattues; l'échafaud ils ont dressé.

Amis, nous n'aurons plus de prêtres, les Bleus les ont massacrés. Comme Jésus sur le Calvaire, nos martyrs ont pardonné.

Les Bleus maudits, proie de l'Enfer, de Dieu repoussent la loi. Ils ont emprisonné les nobles, tué la Reine et le Roi,

Avec Madame Elisabeth, la sainte dame sa sœur; Et dans un infâme cachot, le petit Dauphin se meurt.

Adieu Jésus; Adieu Marie. Ils ont brisé vos statues. Les Bleus en ont fait des canons, qui tonnent pour d'autres fêtes.

Les Bleus verseront votre sang s'ils vous voient verser des larmes. Dressons-nous contre les Brigands. Ecoutez sonner l'alarme.

Si l'on se bat, je me battrai, pour mon pays et ma foi. Et s'il faut mourir, je mourrai, libre et joyeux à la fois.

Je n'ai pas peur de la mitraille, car mon âme est immortelle. Si mon corps tombe sur la terre, mon âme ira jusqu'au Ciel.

Vive qui aime son pays, vive le fils de nos Rois. Il fallut, pour sauver le monde, que Dieu mourût sur la Croix.

Bientôt, Amis, Dieu reviendra nous rendre la bonne loi. Il reviendra sur nos autels et ramènera le Roi.

Alors, la Croix du doux Sauveur protégera le pays Et, nourris du sang des martyres, plus beaux fleuriront les lis.

(Pièce attribuée à un jeune montagnard nommé Guillou Arvern, de Kervlézek.

Citée par H. de la Villemarqué. Barzaz Breiz, LIII, pages 573 et s.).

Adaptation de Maurice COLINON.



mt. de marche. **Chanson**

SUR LA DÉSOLATION DE LA FRANCE

Air : Pauvre ville de Rémolins...

Qui ouyr une chanson,
Faites des malheurs de la France ?
Et se chante d'un piteux son
Pour vous conter sa doléance.

Il y a déjà si longtemps
Que la guerre y est commencée,
Dont tant de millions de gens
Sont morts au tranchant de l'épée.

Ce ne sont pas de Dieu les lois
D'avoir fait massacrer en France
Nos peuples, nos princes, nos rois,
Mais Dieu en fera la vengeance.

En signe que vous désirez
De voir la France consumée
En feu, en sang, vous vous plaisez
Portant le rouge pour livrée.

Ce Bon Dieu, il vous aime tant
Qu'il vous fait florir en la guerre,
Et ses faveurs abondamment
Vous accompagnent sur la terre.

Un million d'autres succès
Et des victoires remarquables
Vous a donné, si y pensez.
Mais les humains sont variables.

Suivez toujours la loi de Dieu
En ressentant votre noblesse.
Obéissez à votre Roy,
Et lui soyez toujours fidèles.

Prions Dieu qu'une bonne paix
Nous veuille donner en la France
Et reformer à tout jamais
Le roi à son obéissance.

A notre nobles Henri de Bourbon
Notre Roy et souverain sire
Ce n'est rien de bien commencer
A celui qui ne persévère.

Sous l'effort de la tempête
Quand tous ont courbé

Seuls, debout, dressant
Je vous vois, fiers com
Vendéens ! Marchons

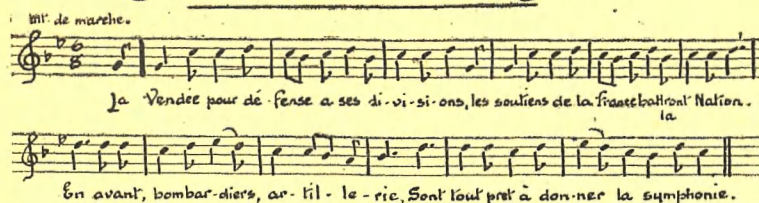
Mourons pour Dieu, pou
Marchons au feu sans e

Vive Dieu, vive Dieu, vi

En partant pour la Cro
J'avais dit, moi, faible
Je serai leur camarade
Vous m'avez fait comm
Vendéens, etc.

FRANCE ROYALE

Chant de Marche de l'Armée de Charette.



I
La Vendée pour défense
A ses divisions
Le soutien de la France
Va détruire la Nation
En avant ! bombardiers,
Artillerie
Sont tout prêts à donner
La symphonie.

II
A l'entour de nos force
Nous avons, pour certain,
Des ennemis atroces
Qui nous narguent de loin
Pour pourrons nous vanter
Que ces mutins
N'oseront aborder
Notre terrain

III
En toutes les provinces
Vous entendez parler
Qu'il y a un mauvais prince
Qu'on dit dans la Vendée
Qui s'appelle Charette
Vive son cœur !
Chantons à pleine tête
Gloire et honneur !

IV
Cet ami du monarque
Il a bien du renom
Il fait un grand obstacle
A tout' la Nation

Jusques en Angleterre
On l'applaudit ;
Aussi sur les frontières
Même en Paris.

V
Admirez la vaillance
De Charette homm' de cœur
Il est né pour la France
Il fait voir sa valeur
Regardez cette armée
Rien de plus beau ;
Il a palme et laurier
Dans les drapeaux.

VI
Combien de catholiques
Qui n'existeraient plus
Si Charette pacifique
Avait perdu la vie !
Dieu nous l'a conservé
Vive le Roi !
Que toute cette armée
Chante avec moi.

VII
Quand il va à l'attaque
Dit à ses commandants :
« Mettez-vous en bataille
Et marchez sur huit rangs
En avant ! grenadiers
Ne craignez rien,
Courage, cavaliers,
Tout m'appartient. »

VIII
Malgré la canonnade
Il fonce vaillamment
Quoique la fusillade
Il dit : « Mes chers enfants,
Crions à haute voix,
Soldats, vengeons
La mort de notre Roi
Par la Nation. »

IX
Il court avant l'attaque ;
A tous ses commandants :
« Que chacun le remarque,
Mettez-vous sur huit rangs.
En avant, grenadiers,
Ne craignez rien.
Au galop, cavaliers,
Le sabre en main ».

X
Parlons des renommées.
Commençons par Guérin.
En tête des armées,
Le drapeau dans la main :
« En avant, Maraichins,
Mes cavaliers,
Mettez le sabre au poing
Et me suivez ».

XI
A Louis Guérin, la gloire
De la division ;
Avec lui la victoire
N'est jamais en question.
Ajoutons-y Rezeau.
N'oublions pas
Le valeureux Caillaud
Dans les combats.

XII
Du jeune La Robrie
Chantons le beau chapeau,
Sa plumette jolie
Qui brave les patauds.
Comme un foudre de guerre
Le sabre en main,
Il fout les bleus par terre
Comme des chiens.

XIV
De notre belle armée
Tout y est bien conduit.
Il y a garde montée
Tant le jour que la nuit.
Le clairon, la trompette,
Tambourinier,
Tous battent retraite
Après souper.

XIII
Le brave de Couétus
A la tête des siens,
Avec Monsieur de Bruc
Excite les Chrétiens.
Comme les siens fidèle
A la vraie foi,
Il crie à pleine tête :
« Vive le Roi ».

XV
C'est là la symphonie
D'un jeune officier,
Première compagnie
Des braves cavaliers.
Est-elle à votre gré ?
J'en suis content.
Et que chaque officier
En face autant.

PRIÈRE A MONSIEUR SAINT-LOUIS

Sire le Roi, qui envoyiez vos plus beaux chevaliers en escoute à la pointe de l'armée chrétienne, daignez vous souvenir de vos Français qui voudraient se hausser jusqu'à vous, pour mieux servir Sire Dieu et Dame Sainte Eglise.

Donnez-nous du péché mortel plus d'horreur que n'en eut Joinville qui, pourtant, fut bon chrétien, et gardez-nous purs comme les lys de votre blason.

Vous qui teniez votre parole, même donnée à un infidèle, faites que jamais mensonge ne passe notre gorge, dût franchise nous coûter la vie.

Preux inhabile aux reculades, coupez les ponts à nos feintises, et que nous marchions toujours au plus dru.

O le plus fier des barons français, inspirez-nous de mépriser les pensées des hommes, et donnez-nous le goût de nous compromettre et de nous croiser pour l'amour du Christ.

Enfin, prince, prince au grand cœur, ne permettez pas que nous soyons jamais médiocres, mesquins ou vulgaires, mais partagez-nous votre cœur royal et faites qu'à votre exemple nous servions Dieu à la française, royalement. Ainsi soit-il.

Vive Louis.



I
Monsieur d'Uzès, capitaine
Et Briaux son lieutenant
Et la Place porte enseigne
Vive le Roy !
Menaient les bourgeois de Paris.
Vive Louis !

II
Ils avaient des chausses rouges
Des pourpoints de satin blanc
Avec des plumaches jaunes
Vive le Roy !
Par dessus leurs chapeaux gris.
Vive Louis !

III
Du Fresnoys apothicaire
Ayde de Sergent-Major
Porte à l'arçon de sa selle
Vive le Roy !
Sa seringue et son estuy
Vive Louis !

IV
Marchait devant la noblesse
Monsieur Haudessens le fils

Avec son bel habit jaune
Vive le Roy !
Chevauchant comme un marquis
Vive Louis !

V
Vous eussiez vu les bourgeoises
Dedans leurs plus beaux atours
Regardant par les fenêtres
Vive le Roy !
Tous leurs cœurs de maris
Vive Louis !

VI
Vous eussiez vu les Jésuites
Criant comme des enragez
Ils pensaient faire de la musique
Vive le Roy !
Ils faisaient de piteux cris
Vive Louis !

VII
Puis un beau feu d'artifice
Situé dans un grand bateau
Fut tiré sur la rivière
Vive le Roy !
Devant le Louvre à Paris
Vive Louis !

SOMMES-NOUS DES PARIAS ?

Tu me demandes de te parler de la situation ici... Eh bien, ce n'est pas beau. Oh ! mais pas beau du tout !

Nos chers amis Viet Minh, pour qui certains trouvent intelligent de faire des quêtes (!!!) — les pauvres, ils ont tellement besoin d'argent pour acheter des bonnes grenades et autres munitions que leur fournissent nos autres chers amis, les commerçants — nos chers amis Viet Minh, dis-je, sont un peu turbulents en ce moment. Et ils ont l'air, quoi qu'on en dise, de savoir très bien ce qu'ils veulent ; tandis que nous... ?

LETTRE D'INDOCHINE

Sais-tu que nous avons tous été écœurés de ce qui se passe en France, de ce qui — notamment — s'est passé à la Chambre au sujet du débat sur l'Indochine ?

M. Maurice Thorez s'imaginait peut-être avoir beaucoup de sympathisants parmi les soldats d'Indochine. Il s'imaginait peut-être que le fait de parler de cesser la lutte nous sourirait, parce que cela signifierait pour nous un plus rapide retour en France.

M. Maurice Thorez avait peut-être, jadis, des sympathisants parmi les T.F.E.O. (Troupes Françaises d'Extrême-Orient). C'est possible ; c'est même certain. Seulement, maintenant, M. Thorez peut, comme Diogène, se promener en plein midi une lanterne à la main et chercher un homme... de son parti...

Oh ! c'était peut-être se croire très habile que d'essayer d'obtenir l'appui de nos familles et de tous ceux qui désirent notre retour. Seulement, si mal que nous soyons, si mal logés, si mal nourris, nous ne pouvons concevoir l'abandon.

Mais si Thorez nous a écœurés, les autres aussi ; tous les autres ! Oui, je le dis sincèrement. L'indifférence de la masse ? Non, ce n'est pas cela. On ne peut reprocher aux moutons de Panurge de n'être que des moutons !

Mais, il y a plus grave. Il y a ceux qui nous couvrent d'eau bénite et nous envoient des grands coups d'encensoir. C'est très gentil, c'est touchant, mais ce n'est pas ce qu'il nous faut. Le « Va gentil soldat et dis-lui là-bas qu'un cœur bat pour toi, le cœur de la France » cher à Mimi Pinson, c'est très beau, mais au théâtre. Seulement, cela ne nous suffit pas. C'est très joli que les députés se lèvent en notre honneur à la Chambre. Mais ça, on s'en f... !

Si l'on doit nous couvrir de quelque chose, que ce soit d'équipements, et si l'on doit nous envoyer quelque chose, que ce soit ce qui nous manque ! Qu'après cela, on nous envoie des fleurs, nous les accepterons de bon cœur. Ça pourra toujours nous servir pour compenser les odeurs pestilentielles de nos cantonnements.

Oh ! que ce serait joli si un cinéaste autre qu'officiel s'amusait à venir faire un reportage ici et à vous passer ça en France, dans vos belles salles d'exclusivité ! Et puis, après tout, vous ne le croiriez pas et l'on entendrait encore des gens dire, comme pour Buchenwald (l'en souviens-tu ?) : « Oh ! le truquage n'est pas mauvais, mais ils exagèrent ! »

Sans doute me diras-tu encore : « Nous sommes un certain nombre à juger sainement des choses. »

Où. Eh ! bien, alors, on vous chantera : « Frère Jacques, dormez-vous ? »

Le texte que nous reproduisons ici n'était pas destiné à être publié. Il est extrait d'une lettre qu'un rédacteur du « Courrier de la Mesnie » a reçu d'un de nos abonnés, interprète en Extrême-Orient. La valeur de son témoignage n'en est que plus grande. Il porte en lui-même la condamnation des hommes politiques responsables du massacre des meilleurs de nos frères. Ceux qui restent accusent ; et rien ne couvrira leur voix désormais.

et cela risquera de ne pas être un canon à quatre voix, mais à des milliers et des milliers de voix, celles de tous les copains d'Indochine, de tous ceux qui en ont assez de se faire trouer la peau pendant que l'on se f... d'eux.

Ce n'est peut-être pas très académique, ce que je dis-là, et cela déparerait les colonnes de ton journal, dont j'ai toujours admiré la tenue littéraire. Mais, vois-tu, on ne peut pas être « poli » ici. La politesse est un indice de la civilisation et bientôt nous ne serons plus des êtres civilisés. Des sauvages, oui. Mais je tomberai d'accord avec J.-J. Rousseau avec qui j'étais plutôt fâché, pour dire que « le sauvage est naturellement bon ».

Ne crois pas que je veuille insinuer que les Viets sont « bons ». Non. Ils sont trop « civilisés » pour cela. Nos bons amis de Moscou ont veillé à leur éducation.

LYAUTEY : La France vue de loin

Au commandant de Margerie.

Entre Colombo et Aden, à bord de l'Ozuz,

le 4 février 1897.

La France, sitôt qu'on prend du recul, n'est pas très consolante à regarder. Dès qu'on cosmopolitise, on a trop vite l'angoissante sensation d'être sur quelque chose qui s'enfonce ; et c'est d'autant plus poignant qu'on est entouré de choses qui montent. Au regard de la rétraction croissante de notre race, le monde entier témoigne de la prodigieuse expansion de l'Angleterre, et plus encore peut-être de l'Allemagne.

Gouvernés et gouvernants ne pensent qu'à la distraction du soir et au vote du lendemain. Des ministres qui durent six mois ont autre chose à faire qu'à penser aux problèmes que trouveront les successeurs ; notre régime n'est même pas viager, comme l'écrivait naguère Vogüé, mais au jour le jour, à l'heure l'heure...

Ce sont les institutions, avec leurs éléments fixes et aristocratiques au sens le plus large du mot, qui assurent la permanence des programmes, la fixité des méthodes, la sécurité des situations personnelles, la longue échéance dans la poursuite des buts, la possibilité des préparations...

Et ce sera un bel effort — et je voudrais bien encore en être le témoin et le participant avant de mourir — que celui qui désemboûbera la race française, qui la remettra en marche, lui rendra la fécondité, l'essor et la foi dans les longs avenir. Et si cela advenait pourtant ! Si les voisins qui escomptent déjà notre disparition, et déjà nous regardent presque, non sans raison, comme un facteur négligeable, constataient un beau jour que nous sommes ressuscités ! Peut-être alors ne serait-il plus besoin de la paradoxale alliance russe et pourrait-on

Allons, je crois qu'il vaut mieux que je m'arrête, car tu me croirais devenu révolutionnaire. Après tout, c'est peut-être ce que je suis. Mais alors, nous le sommes tous.

Mais toi, mais vous, là-bas, nous comprendrez-vous ?

Le jour où cette lettre pathétique quittait l'Indochine par avion, à Paris, le « Président de la délégation du gouvernement de la République du Viet-Nam », M. Tran Ngoo Dahn, recevait, dans les salons de l'hôtel Lutétia, les ressortissants vietnamiens venus célébrer solennellement le cinquante-septième anniversaire du président Ho Chi Minh.

Tel est le drame de notre politique indochinoise. Tel est le drame de ces milliers de jeunes Français morts sous les balles vietnamiennes avec, au fond du cœur, la certitude que leur sacrifice serait finalement rendu inutile par les intrigues ou la lâcheté des politiciens. Sont-ils sûrs seulement que leur mémoire ne sera pas vite effacé par les « hommages » multipliés aux « valeureux combattants vietnamiens » ?

Un gouvernement qui se révèle aussi incapable de mener la guerre que d'imposer la paix portera devant l'histoire la responsabilité de leur mort.

LES JEUNES FRANÇAIS, quelles que soient leurs opinions, NE L'OUBLIERONT JAMAIS.

de nouveau retravailler à l'Europe-une, logique, historique, que préparait le lent travail des siècles et que le fratricide 1870 a brisée dans l'œuf.

SAVOIR CE QUE L'ON VEUT.
LE VENT DE LA LUTTE

En mer Rouge, le 20 février 1897.

A ma sœur,

Je sais qu'en reprenant résolument la lutte pour des idées, telle que mes vingt ans l'avaient conçue et que mes trente ans en avaient désespéré, je me suis désormais interdit le repos, la détente, la libre disposition de moi. J'appartiens aujourd'hui aux événements ; il s'agit d'y apporter la volonté la plus forte, la préparation la plus complète, l'équilibre le mieux maintenu ; mais, à ces pensées seules, mes narines s'ouvrent au vent de la lutte, mon cœur tressaute. L'essentiel est de savoir ce que l'on veut et où l'on va.

Or, cela, je le sais ; faire prédominer sur tous les autres le devoir social, le devoir social d'arracher ce pays à la décomposition et à la ruine. Non pas par un changement de formule constitutionnelle, remède empirique et passager, mais par une violente réaction sur les mœurs, sur les inerties et les quietudes. Former par les colonies un groupe de plus en plus nombreux d'initiateurs, de forts, de détachés de besoins, de voyants de haut. Par ce groupe, réagir sur l'inertie métropolitaine, établir un circuit continu régénérateur de vie entre la France du dehors et la France du dedans qui soit pour celle-ci le réveil, le réveil de la fécondité physique, le réveil de l'activité économique, le réveil du large commerce, le réveil de l'esprit d'entreprise, le réveil aussi des penseurs généreux, des vastes vouloirs et des jugements larges sur le monde et sur les nations qui le peuplent.

Parrainée par LOUIS XIV

Après l'ère encore mystérieuse des conquistadores, c'est notre Cavelier de la Salle qui, en 1682, parvint à l'embouchure du Mississippi, après avoir parcouru toute la vallée du fleuve et s'être concilié par sa bonne grâce généreuse les populations indiennes. C'est lui qui donna au pays le nom de Louisiane, en l'honneur de Louis XIV.

Tour à tour, les missionnaires, les soldats et les « coureurs de bois » venus de France, explorèrent son immense territoire et, en 1717, la Compagnie de l'Ouest de Law acquit les droits commerciaux avec la nouvelle colonie. L'année suivante, on commença la construction de la Nouvelle-Orléans, qui devint capitale en 1723.

Lorsque la perte du Canada laissa la Louisiane complètement isolée en terre américaine, elle fut transférée à l'Espagne, ce qui provoqua bientôt une révolte des colons français. Six d'entre eux furent exécutés ; mais les Espagnols avaient compris : ils se bornèrent à reprendre l'administration française, qui avait fait ses preuves. Et l'influence française s'accrut encore lorsqu'en 1760, 4.000 acadiens chassés par les Anglais vinrent s'y établir. Ils s'installèrent dans le sud de la Louisiane, dans le district d'Attkapas, et leurs descendants, les « Cajuns », constituent aujourd'hui la plus grande partie de l'élément français de la population louisianaise.

Redevenue possession française en 1801, la Louisiane fut de nouveau cédée aux Etats-Unis par Napoléon, pour une somme de 80 millions. Mais elle ne devait pas perdre pour cela son attachement pour la France et elle accueillit magnifiquement de nombreux émigrés de la Révolution et de l'Empire qui formèrent, dans le nord de l'Etat, une nouvelle et très vivante colonie française.

La Littérature Française en Louisiane

L'histoire de la Louisiane, mais aussi sa littérature écrite et orale manifeste une parenté évidente avec la culture et la tradition française. Jusqu'au XIX^e siècle, cette littérature fut nettement européenne. Chroniques en vers et en prose des premiers campagnons de Cavelier de la Salle, pièces de

LA LOUISIANE reste fidèle à la France

théâtre et poèmes épiques célébrant la révolte française de 1768, conduisirent la littérature louisianaise jusqu'au romantisme où elle s'inspira des œuvres de Chateaubriand. C'est ainsi que Dominique et Adrien Rouquette publièrent une « Nouvelle Atala ». Jusqu'au milieu du XIX^e siècle, la littérature de l'Etat elle-même fut écrite en français.

A cette époque se manifesta un nouvel apport, qui devait vite devenir prépondérant : celui des créoles. Les « gens de couleur », libres et riches, se rapprochèrent instinctivement de la tradition aristocratique de la culture française en Louisiane. « L'Album littéraire » de 1843, dédié au « beau sexe louisianais », constitua la première anthologie de la poésie nègre en Amérique. Les noms mêmes de ses auteurs sont bien de chez nous : Armand Lanusse, Camille Thierry, Pierre Dalcourt et Victor Séjour. Ce dernier fit même représenter à Paris une vingtaine de pièces qui connurent un mémorable succès.

Le Folklore Louisianais

Le folklore typiquement louisianais est à base de fantômes et de trésors. Par là, il ne se sépare guère du folklore européen. D'autant plus que ces histoires de trésors se rattachent, pour la plupart, à la mémoire du pirate Jean Lafitte.

En fait, les descendants français, les « Cajuns » ou Acadiens sont l'un des éléments de la population dont le folklore est resté le plus vivant et le plus riche. Restés groupés en familles remarquablement fécondes, comme leurs frères canadiens français, les Cajuns s'enorgueillissent d'une vieille femme qui pouvait réunir 800 descendants vivant dans la même « paroisse »... Enthousiastes de caractère, aimant la danse, les chansons et les jeux, ils ont inventé une danse originale, le « fais-dodo » que l'on danse en chantant une sorte de berceuse :

Fais dodo Minette

Trois piti cochon dulaite

Fais dodo mon piti

[babé

Jiska l'âge de

[quinze ans.

Quan quinze ans

[aura passé

Minette va so

[marier...

Les Créoles ont hérité de leurs ancêtres leur difficulté à prononcer correctement le français, et ils en ont tiré un dialecte qui s'appelle le « Gumbo ». En voici un bref exemple :

Missieu Trémoulet

Gagné plien millets

Fais 'so nègre sué

Quand ye volé

[poulets...

Les Louisianais chantent toute la journée et en toutes circonstances : en travaillant, au repos, à l'église et aussi, assis dans le hall, avant d'aller dormir. Leur esprit religieux les a conduit à porter à son point de perfection le « spiritual » qui atteignait autrefois un état voisin de l'hypnose.

Les Français, non contents d'inspirer tant de vivantes traditions, créèrent à la Nouvelle-Orléans un opéra que l'on dit excellent et l'un des auteurs, Ernest Guiraud (1837-1892) vint même à Paris où il remporta le Prix de Rome et enseigna au Conservatoire. Aujourd'hui encore, l'école de musique de Bâton-Rouge reçoit 250 élèves venus de toute l'Amérique et même de certains pays étrangers.

Mais toute cette activité a été largement dépassée par l'extraordinaire succès du jazz, né en Louisiane à l'occasion des... enterrements. De là sont nés « blues » et musique « hot ». C'est à la Nouvelle-Orléans que le mot jazz fit son apparition et on lui attribue des étymologies diverses mais toutes d'origine française, entre autres le mot « jaser »... Le jazz émigra d'abord vers Chicago, puis à New-York d'où il envahit le monde.

Bien que certains Louisianais refusent de le considérer comme un produit de leur pays, il n'en constitue pas moins la meilleure tradition de la Nouvelle-Orléans.

Du Théâtre... à la Cuisine

Dès 1753, Villeneuve écrivait des pièces de théâtre pour les nombreuses troupes d'amateurs louisianaises. Une troupe professionnelle se forma en 1791, dirigée par Louis Tabary, et formée essentiellement d'émigrés français. A Saint-Martinville, un autre groupe d'émigrés créa un centre de culture et toutes ces compagnies parcoururent le pays en bateau dans des « show-boats » où se pressait la foule des riverains. Ces représentations, données naturellement en français, se poursuivirent, à notre connaissance, jusqu'en 1940.

William Thackeray disait de la Nouvelle-Orléans que c'était « la ville où l'on pouvait le mieux manger et boire ». De fait, les mets louisianais présentent, au dire des voyageurs, un délicat mélange de goût français et d'habileté créole ; et l'on dit que nulle ville au monde, sinon Marseille, ne sait préparer la bouillabaisse comme la Nouvelle-Orléans.

Tant de goût et de bien-vivre témoigne suffisamment de la vivacité de nos traditions dans ce petit Etat de la lointaine Amérique où une poignée de descendants français maintiennent l'esprit et la langue de chez nous. Et puisqu'on paraît un peu trop les oublier en France, que nos lecteurs aient, quelquefois, une pensée pour les « Cajuns » de la Louisiane qui sont un peu leurs frères et sûrement leurs cousins. Car en eux, c'est encore la France du Grand Siècle que nous saluons aujourd'hui.



Une Communauté Monarchiste en Vendée

L'esprit chrétien et communautaire, que les jeunes de la Mesnie ont puisé dans notre merveilleuse chevalerie, n'est pas un article de luxe réservé à quelques étudiants richement apparentés. Non. Comme l'amour, qui, seul, peut donner le bonheur et la paix, entre indistinctement dans chaque maison, l'esprit de la Mesnie souffle partout où se trouve cet idéal de Foi généreuse et de courageuse charité.

Il était impossible que cet esprit ne souffla pas en Vendée, au milieu de ce bocage prestigieux dont chaque paysan fut, jadis, un chevalier d'épopée.

Il y souffle et nous l'avons trouvé là même où, d'habitude, règnent l'égoïsme et l'incompréhension, à l'atelier.

La chose vaut d'être contée.



Dans un coin perdu du bocage historique, au milieu des blés encore en herbe et des avoines déjà jaunissantes, tout à côté d'une vieille gentilhommière entourée d'eau et toute recouverte de lierre, nous avons visité l'Atelier Sainte-Thérèse.

C'est un de ces ateliers, nombreux dans le choletais, où toute une jeunesse féminine, se refusant à quitter le terroir, travaille « au blanc » ou à « la chemise » dans l'atmosphère familial qui lui convient. C'est un de ces ateliers vendéens où tout travail commence et finit par la prière...

C'est encore quelque chose de mieux. C'est une communauté chrétienne et monarchiste d'une soixantaine de membres qui s'entendent, qui s'entraident et qui s'aiment, et qui, débordant de leur cadre, s'en vont porter très loin le secret de leur bonheur qu'ils veulent faire partager aux autres.

Le patron de cette communauté, le chef, prétendant que « la propriété d'une parcelle du sol national est un honneur dont on ne saurait vivre, un honneur qui confère beaucoup plus de devoirs que de

droits, un honneur dont on doit être digne », travaille au milieu de son personnel, touchant comme celui-ci un salaire mensuel. Comme son personnel il touche en plus à chaque fin de mois un pourcentage du chiffre d'affaires et, en fin d'année, les bénéfices sont partagés entre tous suivant une hiérarchie fondée sur le mérite et le travail.

L'entreprise constitue à chaque ouvrière et ouvrier (comme au patron) une dot après cinq ans de présence et une retraite à cinquante-cinq ans. Un service de restaurant est assuré aux ouvrières et ouvriers éloignés. Des douches, une bibliothèque, des jeux divers, etc., complètent cet ensemble d'avantages sociaux.

Comme aucun des éléments de l'entreprise ne trouve une joie complète hors la compagnie de ses camarades, les congés payés sont, en partie, passés en commun, quelque part en France, près d'un Haut Lieu de la Foi ou de l'Histoire.

Au plaisir du voyage s'ajoute toujours l'intérêt d'un pèlerinage. Chaque province est ainsi visitée corps et âme, si l'on peut dire.

Les plages et les herbages de Normandie deviennent la riche parure du pays qui vit naître Thérèse de Lisieux et mourir Jeanne la Lorraine...

Le Mont Saint-Michel, la Bretagne, les Monts d'Arrée, un rude pays durement sculpté où se meuvent les foules des Grands Pardons.

Les Pyrénées, le Pays Basque, la chaîne dentelée qui, par Lourdes, nous relie à Dieu même...

L'Alsace, les cigognes, Sainte-Odile, les Vosges, la fidélité à la France, le retour à la Foi...

Paris, Notre-Dame... le Louvre... Dieu et le Roi, le double Amour des Vendéens...

Ces voyages ne sont pas instructifs et plaisants pour les seuls ouvriers de Sainte-Thérèse, ils le sont aussi pour beaucoup d'autres. Le groupe folklorique de l'entreprise, animé par le patron, barde connu, donne au cours de ces randonnées des veillées très appréciées au cœur même de ces masses que l'on dit à tort insensibles à la Foi et que firent si souvent vibrer nos amis. Pour parler aux ouvriers il faut être soi-même travailleur. Tel est le seul secret.

Là ne se borne pas l'action de cette entreprise.

Les ateliers reçoivent chaque année, depuis la guerre, pendant les vacances, les enfants des ouvriers des tissages qui travaillent pour eux. Ils ont offert ainsi, depuis 7 ans, 400 séjours gratuits d'un mois aux gosses de nos grands centres, établissant à chaque fois un contact fraternel avec des familles parfois très éloignées de nos idées. Qui dira tout le bien que celles-ci en ont tiré ?

Pendant l'occupation, les évadés, les requis, les réfractaires, les parachutés, se réfugiaient dans les dépendances, travaillaient aux constructions de l'atelier. Le

maquis de Vendée s'y créa sous l'impulsion du patron et l'on vit cette chose splendide : Les maquisards s'exerçant au maniement des armes dans les jardins tandis que les jeunes ouvrières confectionnaient les chemises kaki de l'armée de la libération et que les dactylos ronéotypaient l'Ageasse, le journal clandestin royaliste vendéen que composait le patron, lieutenant-chef du camp.

L'esprit de solidarité, d'équipe et de Foi ont permis cette action d'ensemble, courageuse et charitable.

L'Esprit de Foi ? Les Ateliers Sainte-Thérèse en sont comme imprégnés. Pensez qu'il y a quelques jours à peine une retraite fermée était prêchée à l'atelier même. Quatre fois par jour les machines se taisaient pour faire place à la parole de Dieu. Et, à la clôture, tous, de la plus petite main au patron et sa famille, communiaient, côte à côte, à la chapelle de l'atelier.

N'allez pas dire, surtout, qu'il y a là du « paternalisme ». Vous feriez bondir ouvriers et Direction, et les haut-parleurs eux-mêmes, qui diffusent chaque jour, matin et soir, la musique aux ateliers, hurleraient de colère... De Père ici, il n'y a que DIEU et le seul titre dont soit fier le patron c'est celui que lui donnent les ouvrières : le « Grand Frère ».

N'avions-nous pas raison de vous dire qu'il y a là une belle réalisation de communauté chrétienne, un bon exemple à suivre, et ne pensez-vous pas maintenant que l'esprit qui anime nos amis est un esprit de famille, de maison, de Mesnie ?

Le « Courrier de la Mesnie » leur devait bien cet hommage.

E. G.

Lecteurs du « Courrier de la Mesnie » SAVEZ-VOUS VRAIMENT CE QU'EST LA MESNIE ?

C'est un groupement de jeunes monarchistes ? D'accord !

MAIS CE N'EST PAS QUE CELA

Pour connaître son esprit, ses principes, sa vie,

DEMANDEZ-NOUS L'OUVRAGE
REDIGÉ A VOTRE INTENTION :

« LA MESNIE »
(80 pages)

L'exemplaire : 60 francs franco.
G.C.P. 5320-75 PARIS.

ANCIENS NUMEROS

Les souscriptions au « Courrier de la Mesnie » n'ont jamais d'effet rétroactif.

Les souscripteurs qui désirent recevoir d'anciens numéros doivent donc nous faire parvenir la somme de 10 francs par exemplaire demandé.

SOLUTION DES MOTS CROISES (N° 19)

Horizontalement. — I. Corporatif. — II. Huée. Etuve. — III. Aspic. Taon. — IV. Meunier. It. — V. Bellâtre. — VI. Rôle. Ypres. — VII. Ici. Otai. — VIII. Quirinal. — IX. Rousse. Glu. — X. Ere. Essais.

Verticalement. — 1. Chambrière. — 2. Ouse. Oc. Or. — 3. République. — 4. Peinée. Us. — 5. Cil. Oise. — 6. Re. Elytres. — 7. Attrapai. — 8. Tua. Tringa. — 9. Ivoire. Ali. — 10. Fentes. Lus.

LILLIOM

chez Agnès Capri

DE L'ESPRIT



REHABILITER

LE SONNET

La compagnie Grenier-Hussenot affirme son goût pour les parades de foire. Aussi n'est-ce pas sans une certaine appréhension que nous avons assisté, l'autre soir à la métamorphose de l'authentique Liliom magyar en un bonimenteur Liliom dont les traits, par ailleurs, nous rappellent singulièrement ceux d'Orion le Tueur.

Cette restriction posée, la pièce reste très bonne — un des meilleurs spectacles de la saison — parce que très originale, écrite dans un style vigoureux, que Steinbeck comprendrait, et menée de bout en bout dans un excellent mouvement.

Mais comment analyser un tel spectacle ?

Il ne s'agit à proprement parler, ni d'une comédie burlesque, ni d'un drame 1900, — car les costumes et les décors ne l'emportent pas sur l'étude psychologique.

Mieux vaut, sans doute, faire alors appel au scénario : Ce grand diable de Liliom, ce mauvais garçon, ce chenapan qui peut avoir, comme il veut « des boniches, des gouvernantes et même des nurses », et qui s'attendrit quand il entend l'orgue de barbarie de la foire, ce drôle attire tous les gens du quartier par sa faconde, son talent extraordinaire de bonimenteur et son dynamisme, dans l'établissement de Mme Lusac. La belle et sombre directrice, très « femme fatale », orgueilleuse de son Liliom est jalouse comme une tigresse de toutes les filles auxquelles il s'intéresse.

Liliom, ombrageux et fier, malgré ses turpitudes et sa mauvaise réputation auprès de la police, s'éprend d'une petite bonne toute simple qui l'accepte avec tous ses défauts. Elle devra supporter la brutalité dont il use à son égard sans dire mot.

Ils y perdent d'ailleurs chacun leur situation et trouvent abri chez une tante

photographe qui ne ménage pas Liliom « ce grand feignant, toujours en train de jouer aux cartes » avec Dandy, un affreux coupe-jarret qui exerce une influence désastreuse sur Liliom.

Mais Liliom apprend qu'il va être père. Sa joie éclate, puis son dépit de ne pouvoir gagner honnêtement la vie de sa famille, bien qu'il ne veuille jamais le reconnaître. Dandy le pousse à commettre un meurtre pour se procurer de l'argent et partir en Amérique. L'attentat échoue et Liliom se tue dans un sursaut de dégoût. Il croyait en finir ainsi avec les humains, mais des envoyés de la justice divine le mène au « commissariat de police de Dieu » pour lui apprendre qu'il devra d'abord purifier son âme et retourner sur la terre faire une bonne action pour son enfant. Sans quoi il ira en enfer.

C'est le problème que l'auteur soumet à notre imagination. Liliom sera-t-il capable de réaliser une action noble et désintéressée un simple geste qui lui permettrait de gagner son paradis. Dieu se contentera-t-il de « l'intention de bien faire » ?

A nous de choisir.

L'ensemble est remarquable. Il est très rare en effet, de voir sur la scène une équipe aussi homogène et de telle qualité, dans un rythme sans défaillance, des décors suggestifs, et avec des trouvailles de texte et de mise en scène si nombreuses — parfois très inattendues — que l'intérêt est suspendu jusqu'à la fin. Nous serions coupables de ne pas laisser la surprise de ces trouvailles à nos lecteurs. Quel que soit leur goût personnel, nous sommes certains, en tous cas, qu'ils passeront chez Agnès Capri une excellente soirée.

R.-G. THOMAS.

« Ne devient pas qui veut créateur de sonnets. Il y faut une vocation, une application, une science habilement greffées sur le don initial », écrit le grand poète Philéas Lebesgue en présentant au public le livre de notre ami Jean Darwel : « Calices ». Et il ajoute :

« M. Jean Darwel, qui est doué d'une sensibilité frémissante et qui a choisi le sonnet pour son instrument préféré, n'a pas manqué, semble-t-il, de méditer sur les chefs-d'œuvre du passé... Chaque sonnet renouvelle l'enchantement et la lecture de l'ensemble fait éprouver une sensation analogue à celle que recueille l'aviateur en promenade, à basse altitude, au-dessus des forêts d'automne. Par ce temps d'anarchie, son exemple est à retenir. »

Que dire de plus ? Que Jean Darwel est un jeune, autant par l'âge que par le cœur ardent qui anime chacun de ses actes comme ses écrits. Qu'il nous avait donné, il y a peu, une nouvelle remarquable « L'Aventure » et que nous attendons de lui un roman dont on espère beaucoup : « La Louve ».

C'est trop dire, et c'est trop peu. Mais nous ne pouvions nous dispenser de lui rendre un amical hommage. On sait notre goût pour les causes difficiles. Réhabiliter le sonnet en est une, et elle plaira à nos lecteurs parce qu'elle allie de hardiesse au classicisme le plus pur.

Patronné par La Varenne, « Calices » vient d'être couronné par le Syndicat des Journalistes et Ecrivains du Prix Gaubert 1947. Présenté de belle façon avec des « graphismes » de Jean Varcollier, le volume est en vente aux Editions Stanislas, à Nancy.

Il a sa place dans nos bibliothèques.

JEUNES !

lisez AUSSI ICI FRANCE

Le grand Hebdomadaire Monarchiste

HENRI CASADESUS

Au sein de l'île Saint-Louis eut lieu le samedi 21 juin un concert donné par la Société des Instruments Anciens à la mémoire de son fondateur : le grand musicien français Henri Casadesus, que nous avons eu la douleur de perdre, il y a un mois, arraché subitement à ses parents, à ses amis, à son art, à ses œuvres. Ce concert, qui était placé sous le patronage des « Amis de Saint Louis », association pour perpétuer le culte national et religieux de Saint Louis, était tout à fait dans son cadre. Rien ne convenait mieux que cette atmosphère éminemment française et ancienne pour rappeler le souvenir de ce grand artiste, rien n'y manquait, même pas l'aspect humaniste et international qui le caractérisait puisque c'était dans les salons de la Bibliothèque Polonoise, dans une atmosphère XVIII^e siècle, sous les portraits de Louis XV et de Marie Leczinska que la musique recueillie et instrumentée par lui pour les violes et clavecins nous fit oublier notre époque pour quelques heures.

Tout cela nous le devons à Henri Casadesus qui conduisit sa Société dans toutes les Cours d'Europe et dans les grandes cités d'outre-Atlantique ; de la Cour des Tsars au palais du Sultan Mehemed V, en passant par Buckingham Palace. Tous ces souvenirs étaient vivants et l'âme de ce concert : Henri Casadesus, était présente parmi nous ; lorsqu'un beau poème d'André Payer évoqua son souvenir, ce fut pour beaucoup une communion d'âme.

Il est encore trop tôt pour juger et apprécier à sa juste valeur l'œuvre magnifique d'Henri Casadesus, mais il n'est pas trop tard pour lui rendre un dernier hommage.

Henri Casadesus était un des membres les plus brillants de cette famille, de cette dynastie si célèbre dans les domaines de l'Art. Grand compositeur, il venait d'achever un travail de reconstitution. « Concerto pour alto » de Johan Christian Bach, reconstitué et harmonisé par lui et qui est imposé cette année au concours d'alto du Conservatoire. C'était l'ultime pierre d'une œuvre déjà abondante et très belle.

Fondateur de la Société des Instruments Anciens en 1901, dont le premier président fut Camille Saint-Saëns, il avait été auparavant un des collaborateurs de l'illustre quatuor Capet qui devait devenir à cette époque l'alter ego du quatuor Joachim. Avec sa Société, il parcourut le monde entier. Il n'est pas une Cour en Europe qui n'ait revendiqué l'honneur et le plaisir d'entendre ces instruments des dieux. En Amérique, pays neuf à qui il manquait l'atmosphère et la tradition, il créa un musée d'instruments anciens qui porte son nom au musée de la Boston Symphony.

Cet artiste doué des plus beaux dons que la nature peut octroyer, véritable homme protégé, savait aussi troquer sa viole contre la lyre dans un genre essentiellement français et délicat, tel que l'opérette, où il connut des succès qui demeurent encore dans les mémoires. Quant à l'homme, c'était le vibrant reflet de sa musique, il était charmant et tous ceux qui l'ont approché ont connu ce charme délicieux dont il savait nous envelopper, sa bonté et sa gentillesse.

Sa vie et son œuvre sont deux rayons de soleil qui guideront, nous n'en doutons pas, plus d'un jeune artiste.

B.D.B.

DEUX GRANDS CONCOURS

organisés entre ses lecteurs par le

1° CONCOURS DE CONTES ET NOUVELLES.

Les envois, dactylographiés, devront comprendre de 100 à 200 lignes. La plus grande liberté est laissée dans le choix des sujets qui pourront être historiques ou actuels, à la seule condition qu'ils comportent une situation qui mettra en évidence l'un des aspects de la Monarchie ou quelqu'un de ses serviteurs.

2° CONCOURS DE CHANSONS.

Les jeunes monarchistes manquent de chansons modernes, particulièrement de chansons de marche. Nos lecteurs pourront choisir entre deux méthodes :

adaptations de paroles modernes sur un air connu ;

ou création de paroles sur une musique originale.

REGLEMENT. — Aucune condition d'inscription n'est requise. Les concours sont simplement limités aux seuls souscripteurs du « Courrier de la Mesnie » qui pourront proposer autant d'envois qu'il leur plaira. Ces envois devront parvenir avant le 1^{er} septembre, dernier délai, à

LA MESNIE, 11, faubourg Montmartre, Paris-9^e.

Les résultats seront publiés dans notre prochain numéro.

Outre la publication de leurs œuvres, les auteurs les mieux inspirés recevront, pour chaque catégorie :

1^{er} Prix : Une série de livres de leur choix, d'une valeur de 500 Frs.

COURRIER de la MESNIE

2^e Prix : Le nouveau livre de Mgr le Comte de Paris « Entre Français ».

Tous les envois publiés dans nos colonnes seront présentés à un jury de journalistes et d'écrivains qui pourront donner à leurs auteurs une occasion de se faire connaître d'un public plus vaste.

Et d'autres concours sont en préparation...

LE COURRIER DE LA MESNIE vous offre votre CHANCE.

LA MESNIE.

Le Courrier de la Mesnie a publié :

Des lettres et messages du Comte de Paris :
N° 2. Lettre aux Etudiants de France.
N° 11. Message au Camp de la Mesnie (Saint Louis 1946).

Des articles d'actualité politique :
N° 9. Les premières révélations sur le livre de Kravchenko : « J'ai choisi la liberté ».
N° 12. Les souvenirs de William Bullitt sur l'U.R.S.S.
N° 15. La république perdra-t-elle l'Empire ?
N° 16. La vérité sur les élections polonaises.
N° 17. Le Plan Monnet.
N° 18. Notre pain quotidien.
La Monarchie et l'Alsace.
N° 19. La république nous donnera-t-elle des apprentis ?
Les Etats-Unis à la découverte du Monde.

Des grands reportages :
N° 2 à 5. Deux mois avec l'armée rouge.
N° 7. Le procès de Nuremberg jugé par un témoin.
N° 10. Jeunesse américaine.
N° 11 à 14. Notes de voyage au Sénégal et en Mauritanie.
N° 15. Indochine 1947.
N° 16. L'Angleterre au tournant : les forces gouvernementales.
N° 17. L'Angleterre au tournant : fascistes et communistes.

Des études politiques :
N° 5. La Monarchie et la paix sociale.
N° 6. Pourquoi je suis communiste.
N° 7. Saint Thomas d'Aquin.
N° 8. Descartes.
N° 12. Bossuet.

LE COURRIER DE LA MESNIE EST
LE JOURNAL DE TOUS LES JEUNES
MONARCHISTES. LISEZ-LE. DIFFUSEZ-LE.

LE COURRIER DE LA MESNIE...
VOTRE JOURNAL.

et, dans chaque numéro :

Une revue de la presse et des mouvements jeunes, des chroniques d'actualité artistique et littéraire, des échos, des articles historiques et

L'EDITORIAL DE LA MESNIE.

(Lettre ouverte aux Jeunesses Socialistes, La Grande Révolte etc.).

LE SAVIEZ-VOUS qu'il y avait en France

DES MINES DE WOLFRAM ?

On ne les connaît pas. Et pourtant, l'une d'elles existe dans le Limousin, à Puy-lès-Vignes, non loin de St-Léonard-de-Nollat.

Cette mine satisfait le dixième des besoins de la France. Ses galeries sont creusées dans le roc, à 176 mètres de profondeur. La production mensuelle est de 15 tonnes.

DES MINES D'OR ?

On en comptait quarante à la fin du XIX^e, aujourd'hui, les principales sont celles du Châtelet, dans la Creuse, qui produisent chaque année 600 kilogrammes de métal pur et emploient plusieurs centaines d'ouvriers.

La production totale d'or en France est de l'ordre de 3.000 kilos de métal par an. Or, le Pérou, au nom proverbial, qui a été longtemps considéré comme le pays le plus fabuleusement riche du Monde, n'en produit pas la moitié...

La France plus riche en or que le Pérou ? Qu'en dit M. Schuman ?

Bulletin intérieur mensuel de la MESNIE
11, Faubourg Montmartre, Paris-9^e
Association déclarée
sous le régime de la loi de 1901
Le Gérant : Régis THOMAS

S. P. I., 27, rue Nicolo, Paris (16^e)

LU dans " LE DRAPEAU ROUGE " du 5 Juin

« Dimanche 1^{er} juin, le parti socialiste, les Jeunesses et les Faucons Rouges ont commémoré le souvenir de la Commune.

Les J. S. venaient dans le dernier groupe. En chemises bleues et cravates rouges, drapeaux en tête, en rang, ils donnaient une magnifique impression de force et de cohésion. »

Qu'en dites-vous ? N'avons-nous pas déjà connu d'autres défilés de ce genre ?... Les chemises étaient brunes ou noires, mais l'impression produite et l'effet recherché étaient les mêmes.

Il est vrai que dans le même numéro, l'éditorial de Maurice Brassart commence ainsi :

« En ces périodes troublées par la pourriture d'un régime qu'on s'obstine à vouloir maintenir, il nous est parfois donné d'assister à des choses surprenantes. »

Le défilé des « chemises bleues », en rangs, drapeaux en tête, en est une...

Mais n'est-il pas encore plus « surprenant » de voir un journaliste républicain bon teint, et de surcroît dirigeant des Jeunesses Socialistes, dénoncer « la pourriture du régime » ?

Qu'attend-on pour remplacer ce régime pourri par autre chose ?

Par la Monarchie, par exemple. Pourquoi pas ?

A NOS LECTEURS

Si notre idéal est le vôtre ; si nos efforts vous intéressent ; si le « Courrier » a su gagner votre sympathie, donnez-nous les moyens de poursuivre notre action, donnez-nous les moyens d'améliorer sans cesse notre « Courrier » et pour cela :

SOUSCRIVEZ !

en adoptant l'une des trois formules suivantes :

Membre souscripteur, 100 francs.

Membre donateur, 200 francs.

Membre bienfaiteur, 500 francs.

Adressez toutes vos demandes à :

« LA MESNIE »,
11, Faubourg Montmartre,
Paris (9^e)

C.C.P. 5320-75, Paris.